

[appareil]

Daniel Leuwers

Les variations Baudelaire



Bruno Guattari Éditeur



Daniel Leuwers

Les variations Baudelaire

Poésie

—

Collages : Philippe Agostini

[appareil]



Bruno Guattari Éditeur



Onéirocritée

Symptôme des ruines

Tout est fissuré, lézardé. Tout va s'effondrer.

On essaie, pour s'amuser, de deviner si tous les marbres, les pierres et les statues fendus seront ou non souillés par une multitude de cervelles, de chairs humaines et d'ossements concassés.

La ruine submerge l'homme, son cerveau, les cerceaux de son ludisme prémonitoire.

•

Mes débuts

Mes débuts auront donc été tâtonnants, très empreints de fougue juvénile.

Mes débuts auront été d'emblée conscients de la fin, de la nuit, du désastre, de cette lueur et de cette fumée qui annoncent l'holocauste.

Mes débuts, hélas, savaient qu'il faudrait envoyer aux dieux ou au diable des odeurs agréables –celles de la chair rôtie, celles de la chair humaine.

•

Appartements inconnus

On s'y promène. On y erre, plutôt. On a peur. On est curieux, surtout. On aperçoit des fissures, des lézardes, une humidité venue d'un réservoir situé près du ciel.

On habite un bâtiment qui va crouler, un bâtiment travaillé par une maladie secrète.

Plus rien ne nous appartient. L'inconnu se mure en labyrinthe.

•

La souricière

Elle est partout, aux quatre coins du bâtiment.

Les hommes rêvent de s'évader.

Aucune issue autre que les corridors où l'on mitraille la liberté des entassés.

« Crénom ! »

Nous sommes donc des souris, non des hommes qui sourient.

•

Condamnation à mort

Prononcée dans un silence de mort, la condamnation est déjà toute gonflée du sang fusant du cou tranché. Pourtant le condamné ne manque pas d'espérer en la mort rapide du juge revêtu de sa toge d'indifférence. Le condamné s'imagine déjà placer sur le billot la tête de ce juge soudain affolé, pour la recueillir dans ses mains à l'instant du tranchement glacé.

La mort sera donc un absorbant spectacle et non plus l'arbitraire décision d'un oracle.

•

Fête dans une ville déserte

Il n'y a âme qui vive. Et pourtant la musique se love dans un creux de lumière.

J'aperçois Dorothée. Devant son miroir brisé, elle danse, elle danse et se déhanche.

Elle est seule avec son musicien très mécanique qui l'emmène bientôt sur les toits d'une sinistre bâtisse.

Elle est l'unique rescapée dans cette ville par l'amour dévastée.

•

Les escaliers

Dans les rêves, les escaliers sont vastes et protecteurs. Ils participent de notre désir d'élévation au gré du vent tournant. Ils nous exposent dans le même temps à une chute inéluctable.

Dans les cauchemars, les escaliers sont soudain sans rampe ni rambarde. Ils nous projettent, seuls, dans le vide. On a beau les monter fébrilement sans regarder l'immense océan qui nous aimante plus bas, on finit par consentir à les descendre fatalement pour, les yeux fermés, nous réveiller, anéantis.

Déjà, dans l'enfance, les escaliers de la maison étaient hantés par les ombres errantes d'assassins sournois. Pourquoi donc nos aïeux ne nous en ont-ils rien dit ?

•

La mort

Le mot me mord et ne me lâche.

Je le caresse pourtant comme un bon chien crotté.

Alors il me lèche puis m'avale. Sans remords.

•

Prisonnier dans un phare

Il croit pouvoir se réfugier dans la coque qui éclaire.

Il se cogne dans un ventre qui trop l'enserme.

La mer, perfidement, laisse rugir son plaisir.

Au fond de la prison, on ne saurait naître ni renaître.

Trop étroit est le bassin de l'enjoleuse sirène.

•

Le palais sur la mer

Songe-t-on au palais de Versailles flottant dans la haute mer, aux bassins que captent les rêves infinis d'un architecte?

Dans le crépuscule du matin, ne voit-on pas une mer de brouillards baignant les édifices et une Babel d'escaliers et d'arcades où se profile un palais infini entouré de bassins et de cascades ?

Et l'on entend une voix qui chante le forcené travail de l'homme et sa victoire sur la nature foisonnante où, architecte de ses féeries, il fait passer un océan dompté sous un tunnel de pierreries.

•

Paysages sans arbres

Les cactus et les baobabs ont peu à peu disparu de cette terre de plus en plus déserte.

Le paysage est nu. Sans relief. Uni à l'infini.

Nous sommes désormais nous-mêmes des êtres sans bras ni mains pour caresser le jour.

Plus rien ne pousse. Ça ressemble à la mort.
Le ciel est féroce et triste, intensément fatal.

•

Retour au collège

Retourner au collège, ce serait pour y revivre ces moments fous où nous allions, la nuit, fumer du haschisch sur le toit d'un bâtiment en construction.

Il fallait, pour y parvenir, passer par un réduit qui donnait sur le vide où nous pouvions nous écraser, mourir.

C'est justement ce risque imbécile, qu'il nous faut aujourd'hui gommer en grimpant les marches d'un escalier tout neuf jusqu'à cette terrasse d'où l'on voit - ô surprise- l'île Saint-Louis et, au-delà, toute l'île de Malte.

•



Collège, symboles et moralités

La grande prière

L'église est bondée. L'assistance répète les paroles du prêtre dans un immense brouhaha.

Je suis jeune, je ne crois à rien. Je suis décontenancé. Je sens déjà que je serai seul, toujours.

Attentif uniquement au cantique muet que suscite le plaisir.

•

Les enfants précoces

Les enfants précoces sont malheureux. Ils devinent des secrets que leurs camarades ne soupçonneront jamais. Ils ont le goût inné des pratiques transgressives.

Lorsqu'ils vieillissent, ils ont, comme les grands poètes, le talent de retrouver leur enfance à volonté. C'est leur écorce préférée.

•

Un désir

Pour une jeune femme aux yeux verts, le désir a surgi du fond même de la mer. Pour une jeune femme au visage ingénu, l'homme blessé a frémi. Il a cru au retour possible de l'amour. Mais cette jeune femme aux yeux verts suivra-t-elle l'homme troublé qui craint déjà que son désir ne se noie dans l'étang de Narcisse ?

•

Un mercredi des cendres

Un mercredi, en l'église, il a le front taché par quelques cendres. C'est le rituel, explique-t-on à l'enfant. Mais la cendre est difficile à effacer. C'est comme du sable noir au-dessus de la mer.

Plus tard, il ne pourra s'empêcher de penser aux cendres de l'incinéré qui nimbent le ciel de grisaille dans l'infinie tristesse d'un mercredi où la mort insiste et dépose son linceul.

Vite, vite, il faudra fuir les dieux mauvais, les prêtres imbéciles et les Pâques dites joyeuses où nulle femme n'ose offrir son corps aux sables ardents du délire.

•

Chants d'église

Des femmes élèvent leurs chants sous les voûtes de l'église. On les regarde. On les désire presque, religieusement. On pressent qu'elles seront des amantes actives et exquises. Leur champ d'action sera sublime et infini, si par chance elles nous élisent.

•

Une rancune

Je ne peux le croire. Je viens d'apercevoir au fond du café ma fiancée serrée contre le célèbre peintre aux noirs cheveux crépus. Je suis entré dans ce café de la rue Dauphine, un peu au hasard, suivi par mes camarades étudiants. Je tâche désormais qu'aucun d'entre eux ne découvre la scène. Seul Arsène paraît quelque peu intrigué.

Quand elle rejoint, un peu plus tard, notre logis d'étudiants, mon éphémère fiancée ne dit rien.

Vingt ans plus tard, Arsène m'apprend sa disparition.

Entré dans le cimetière où elle repose, j'en appelle au soleil de l'oubli. Mais le peintre aux cheveux crépus resurgit très rouge au cœur des flammes.

Ma rancune est tenace.

•

Le collège

Au collège, je fus prisonnier pendant de longues années. Pourquoi un tel lieu ne sourit-il pas aux pensionnaires assignés à leur lit, à leur casier, à leur table d'étude ? Les quelques objets dérobés dans la ville sont toujours retrouvés, confisqués, et puni le forfait.

Au collège, les pensionnaires ne peuvent mettre à l'abri leur butin éphémère. Tout est su, visité, inspecté. C'est le règne policé des cruels abbés.

•

Avant d'être mûr

Avant d'être mûr, le fruit se délecte de l'éclat de la saveur promise. Il craint pourtant que la mort n'impose soudain son brutal verdict.

Sur une barricade ardemment édifiée, le tir des soldats a criblé le visage des deux jeunes parents sous l'œil horrifié de leur enfant. Règne partout l'empreinte des fusillés.

•

Le vide

Vide
la vie
dans le trou livide
où l'on repose
sans délice
sous l'if
qui a saisi le vif.

•

Une rancune satisfaite

Sans hésiter vraiment, je viens d'écraser avec une grosse pierre le visage du collégien insupportable. Je suis seul dans la forêt, à côté du mort que je recouvre de quelques feuilles éparses. Je rejoins le collège avec une assurance feinte. Je sais que, vivant, le mort m'aurait agressé au visage, m'aurait brisé le nez, se serait vanté de son illusoire supériorité.

J'ai pris de l'avance sur le Mal qui rampe en ce monde et j'ai expédié mon ennemi au Ciel dans une malle-poste dont personne, je l'espère, n'aura plus souci.

•

Le déserteur

Sa vocation est de quitter le désert,
de refuser l'assèchement et la mort au soleil.
Le déserteur s'avance vers un monde nouveau.
Il ne sait distinguer dans l'obscur
les rares fenêtres ouvertes.
Le déserteur veut courir plus vite que sa folie.
Il livre ainsi sa liberté
à des monstres qui le saignent.

•

Le sphinx rococo

Avec son visage de femme et son corps d'animal, la précieuse statue égyptienne se pare de légèreté sous le marteau habile de l'orfèvre du siècle passé. Très animale, la femme se fait lasse et lascive. Elle resplendit d'insolence pour adopter soudain les nobles attitudes des grands sphinx allongés. Docte aux voluptés, elle sait qu'elle remplace, pour qui la voit nue, la lune, le soleil, le ciel et les étoiles !

•

L'ingratitude filiale

Les oiseaux mâles sont-ils ingrats envers leurs géniteurs ? Certains hommes le prétendent.

En tout cas, chez les hommes, le fils est parfois un drôle d'oiseau qui rompt avec son père pour d'obscures raisons. Parce qu'il couche trop avec la mère bien-aimée. Parce qu'il s'intéresse à la femme de son père et fait surgir l'idée du parricide. Parce qu'il se voit promu au rôle d'un dieu qui devra donc déchoir.

Les bienfaits du père sont insidieusement dénigrés.

Le père est toujours là, en trop.

Et certains fils préfèrent ne pas être pères pour voler librement comme des oiseaux, ingrats au gré des vents.

•

L'illusion sacrée

Soudain, leurré mais lucide, sous le soleil qui le réchauffe et qui l'accable, l'homme sent sourdre un chant étrange, comme au sortir d'un songe: un cœur mis à nu fuira-t-il toujours la vérité ?

•

Le poisson rouge

L'enfant a beaucoup pleuré pour obtenir son poisson rouge. Le marchand l'a glissé dans un petit aquarium. Le lendemain matin, le poisson rouge a disparu. L'enfant ne pleure pas. De ses yeux secs et brûlants, il fixe calmement les clairs fanaux et les vivantes opales de son chat qui joue à l'indifférent, tel un sphinx triomphant.

•

L'autel de la Volonté

On se prosterne. On célèbre la Volonté divine. On abdique sa propre volonté. Dieu, soudain, laisse sa place au Démon.

Hardiment, Satan pète du soufre. Pris au piège, le damné hurle dans le silence de son désert : « Je ne veux pas ! ».

Qui l'entendra ?

•

Le crime au collège

Nul ne l'a su. J'ai tué enfin l'ignoble abbé promu préfet de discipline de mon sinistre collègue religieux.

Je l'ai tué en lisant le journal où sa mort est clairement annoncée. Il est mort à Honfleur, victime d'un poison. Pourquoi ce crime tant désiré a-t-il à ce point tardé ?

Je dois aujourd'hui avouer au ciel, sans vrai regret, que les vastes nuages ont été pour moi les heureux corbillards de mes rêves.

•

L'autel de Moloch

Peut-on approuver les glotonneries sanguinaires des Molochs et leur folie de l'holocauste ?

Il y a là comme des traces obstinées du péché originel.

Le péché devrait vite disparaître, se consumer en feu de joie. Mais les Molochs ne renoncent guère à dresser de nouveaux autels pour que le péché ne s'altère

•

Le déserteur incorrigible

Sa vocation serait-elle de quitter le désert, de refuser l'assèchement et la mort au soleil ?

Le déserteur s'avance vers un monde nouveau. Il ne sait distinguer dans l'obscur les rares fenêtres ouvertes.

Le déserteur veut courir plus vite que sa folie. Il livre ainsi sa liberté à des monstres qui le saignent.

•

L'holocauste

Les hommes ont cru qu'offrir l'odeur de la chair rôtie d'un homme suffirait à contenter les dieux.

Il serait temps que cesse cette pratique inique, horrible, censée flatter le nez du Séraphin !

•

L'holocauste involontaire

La scène se passe en Grèce. Un grand autel est dressé en plein air, et l'on envoie aux dieux les odeurs agréables de l'encens, de la myrrhe, de l'aloès et du benjoin. Mais voici que le chargé des herbes, fort maladroit, s'effondre dans le foyer flambant.

Médusé, le peuple ne bouge. Il laisse l'homme se faire lécher par les flammes et offrir aux dieux ravis l'odeur très prisée de la chair humaine.

Ainsi s'accomplit, comme par mégarde, le sacrifice que le peuple souhaitait ardemment.

•

L'orgue de barbarie

Ça sonne triste dans la rue. On se croirait une nuit de Noël quand l'homme à barbe blanche tourne pour l'enfant ravi sa manivelle ludique.

Ce jeu fort barbare, à la sonorité infâme, s'affaisse et ne s'enflamme.

•

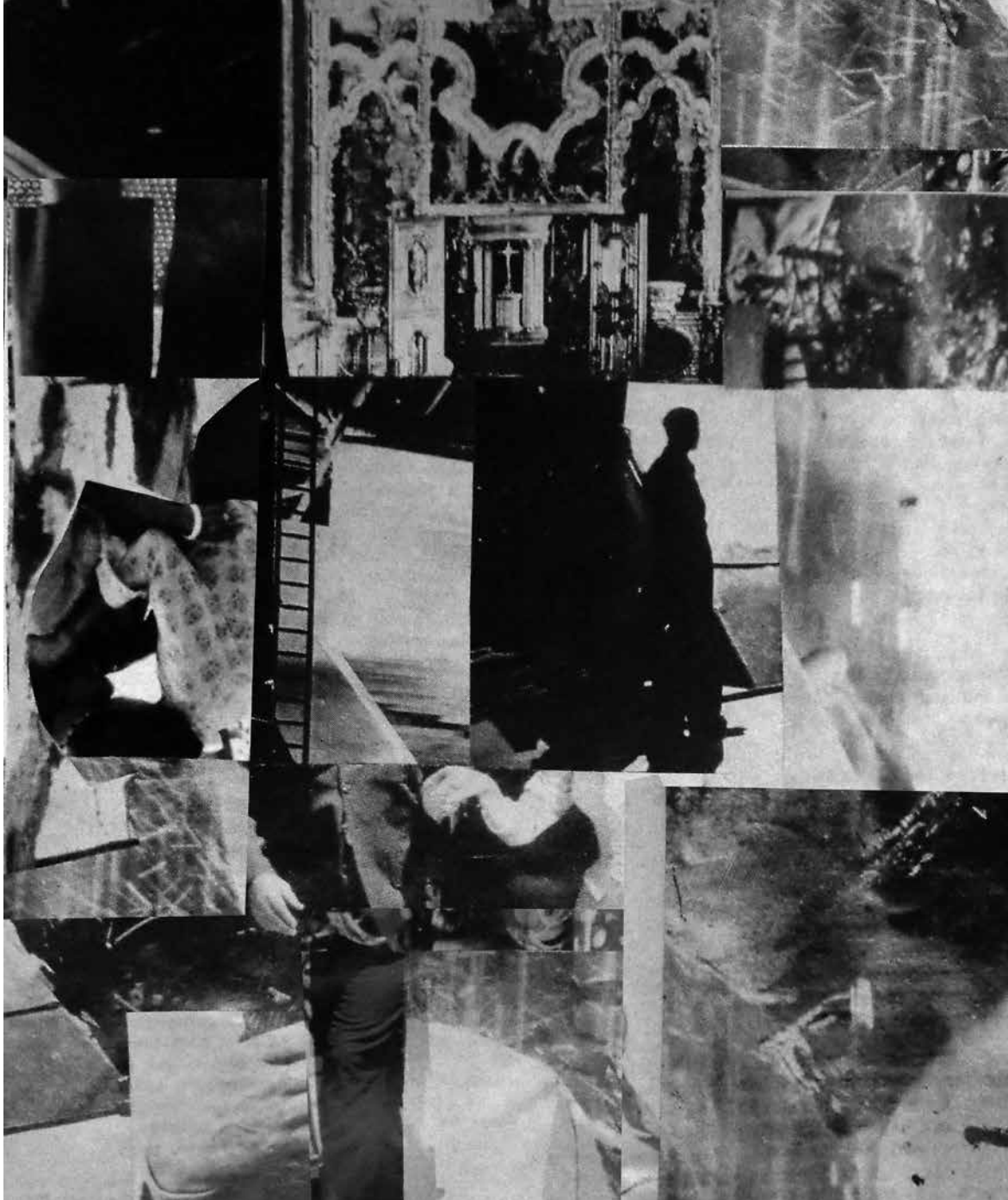
La prière du Pharisien

*Ô que les clous enfoncés
dans les chevilles du Christ
fondent dans la bouche
des noceurs de Cana !*

C'est la prière sans fard que j'entends proférée par un pharisien peu friand des souffrances pour l'exemple et avide des plaisirs du festin.

Comme un vrai Parisien.

•



Choses Parisiennes

Du haut des Buttes-Chaumont

Nous montâmes plusieurs fois aux Buttes-Chaumont avec mon ami peintre. J'y goûtais la jouissance du Citoyen de Genève se promenant solitaire au bord du lac de Bièvre. Mon ami peintre venait chercher, lui, la jouissance de la sublimité sur la butte haut perchée.

Nous redescendions, silencieux et troublés, au cœur étrange de Paris.

•

Distribution des vivres

Que leur donnera-t-on pour vivre ou survivre ? Les pauvres attendent sur la Place de Grève. Ils se bousculent à peine autour de la soupe au chou. Ils font comme s'ils n'étaient pas pauvres et pouvaient se passer de vivres.

S'ils choisissent de vivre, c'est seulement pour distribuer un peu d'amour aux veuves et aux déshéritées, leurs sœurs de charité.

•

Spéculations sur la poste

Ma lettre sera-t-elle lue en temps et heure ? Ne risque-t-elle pas d'arriver trop tard ? Alors, elle fera mon malheur.

La malle-poste est une fleur qui se fane quand les billets d'amour trop longtemps y demeurent. On rêve de vitesse et d'une réponse comme un clin d'œil complice. On spéculé, on s'affaire. De l'amour, on oublie les faux airs et la mise en jachère.

•

La Cour des Messageries

Les courriers doivent bientôt partir. Dans son message tracé à l'encre violette, une jolie plume de femme place ses espoirs et ses rêves de conquête. Dans un pli rédigé d'un trait lapidaire, un homme exige son dû et fixe un rendez-vous précis à sa maîtresse.

Les chevaux sont nerveux ; les postillons, émoustillés. La cour des messageries palpète de cris d'amour et de désirs de revanche. Des mésanges parfois y chantent.

Un témoin, lucide, désabusé, griffonne, en retrait, ce court message :

« Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ? »

•

Le vieux petit athée

Ingénieux, il joue au religieux. Il se prosterne. Il s'avilit. Il se fait tout petit et amolli pour mieux se dresser dans le noir du mystère.

Il choie la bonne fortune. Il recherche la fourrure opportune de la femme que, par surprise, il investit.

Lui, le grand aîné, il n'est pas si benêt.

•

La Licorne

La Licorne invite au rêve. Une jeune fille vierge, étrangement, préside à sa capture.

La sixième tapisserie de *La Dame à la Licorne* du Musée de Cluny inscrit en toutes lettres le secret:

« A mon seul désir ».

•

Pour cinq sols

Pour cinq sols, on s'offre un beau voyage en carrosse, non pour aller vers l'échafaud tant redouté mais pour rejoindre une belle Malabaraise aux grands yeux de velours, dont la « tâche » est surtout « d'allumer la pipe » de son maître. Jusqu'au ciel septième.

•

L'élégie des chapeaux

La chevelure des femmes ressemble à la riche toison qui orne leur ventre uni, doux comme du velours. Leurs chapeaux dissimulent savamment cet archipel secret mais le révèlent aussi un peu.

Les hommes laissent aux femmes élues le soin de retirer elles-mêmes leurs chapeaux. C'est à elles de déposer les armes avant l'emmêlement fatal.

•

La poule noire

La poule noire est très grande. C'est une géante que les autres poules jalouent, rejettent, punissent, poussent loin des graines et offrandes. Le jeune coq lui-même en a peur. Il ne sait comment l'aborder. A chaque assaut, elle le renverse de côté.

Un jour, le jeune coq, trop excité, se voit condamné à avoir le cou tranché. Une ambiance de deuil gagne le poulailler. La nuit suivante, la poule noire s'échappe. On n'a jamais su qui l'a accueillie pour jouir à loisir de ses formes enviées.

•

Le séduisant croque-mort

Le séduisant croque-mort n'a aucun scrupule à enterrer les maris de ses maîtresses. Il sent doublement combien son métier est d'utilité publique. Il est la consolation vivante de toutes ces femmes lâchement abandonnées.

Mais aujourd'hui le séduisant croque-mort se lamente de ne voir aucune veuve nouvelle tomber dans son escarcelle. Le plaisir prendrait-il parfois ses distances avec la vraie mort, si peu séduisante ?

•

La négresse aux yeux bleus

Sur le noir de la mort,
les yeux bleus de la mer.
La nuit, soudain, les éclaire.

•

Le vieil entreteneur

Le vieil entreteneur a beaucoup de fortune. Il a pris sous sa coupe la jeune fille désargentée. Il la loge, il la gâte, il plante en elle souvent ses dents et même son sexe soudain moins flasque. Il reçoit en retour des douceurs qui le pâment à mourir.

Le vieil entreteneur, c'est sûr, ne fera pas de vieux os. Que deviendront alors les damoiselles brutalement expulsées de son ciel ?

Il n'en a cure et dort béatement comme un requin dans l'onde.

•

Atococu ou incestueux

A coucher avec sa fille, le père se sent rajeunir, reverdir.
Insistant, l'inceste incisera-t-il les tenailles du remords ? Car le père sait d'emblée que sa fille lui échappe et que son corps consentant ou craintif est une bûche qui ne ressent ni plaisir ni douleur et qui se donnera un jour à d'autres pères, à d'autres fils.

Le père se sait cocu, tel l'automate dont la mécanique s'est embrouillée.

•

Melancholia

Aime-moi , aime-moi, donne- moi ta douceur !

Il lui fait des prières dévolues à une mère. Il cueille une ancolie.

Il mêle sa salive aux lèvres des femmes qui le grisent, exotiques, entourées de colibris.

La mélancolie a un visage votif. Elle chasse l'ennui et ressuscite soudain les cocotiers absents.

•

La douce visiteuse

Ma belle visiteuse, noire et pourtant lumineuse, je la vois comme un spectre tout de grâce et de splendeur en sa magique grandeur. Sa douceur n'est pas immédiate. Il faut la quémander en louant la lumière verdâtre de ses longs yeux, en l'implorant comme un vaincu conscient que les saisons passent et hâtent le retour du glas. Mais toujours subsiste, éphémère, de l'arrière-saison le rayon jaune et doux !

Et on ne saura jamais si l'on a eu la visite douce d'une amante ou d'une sœur.

•

La fin du Monde

Elle arrive, inéluctablement. Elle brave l'Ennui, fascinée par l'appareil sanglant de la Destruction.

Le monde a faim du Ciel tragique. Oui, « le monde va finir ».

•

Oreste et Pylade

La forte amitié des deux cousins repose-t-elle sur le meurtre plusieurs fois orchestré de leurs parents ?

On oublie vite la souffrance à trop la voir surgir. Seule, la démence maintient le lien.

Devenu roi d'Argos, Oreste offre à Pylade sa propre sœur Electre. Le sang des meurtres se coagule en le sang des menstrues que seules des naissances assécheront.

Monstrueuse est toujours la fête, électrique le long des rades, des colonnades et des restes d'humanité.

•

Vol de cavaliers

Les chevaux sont les amis du ciel. Ils s'y envolent pour goûter à l'éther et de l'éternité devenir les maîtres.

Tel un cavalier volant, l'amoureux enivré s'adresse, joyeux, à sa belle Dorothee et la prie de rejoindre avec lui un ciel féérique et divin.

•

L'auberge du bocage

J'y ai habité, jeune, séduit par son odeur annonciatrice de beaux festins et par la couleur des couvertures sur le lit des chambres d'amour et aussi par le vent frais qui, au petit matin, me poussait vers le bocage.

J'étais beau. Je longuais l'eau sur les berges. Je renversais toutes les cages.

•

Nuits de noces

Ma première nuit de noces fut avec Dorothee, enfant gâtée qui me soumit à maintes épreuves après avoir ôté ses bottes neuves puis récitée une prière.

Mes nuits de noces ont été trop nombreuses pour être vraies.

Je rêve aujourd'hui qu'on m'y traite en jeune pacha. Et surtout je précise :

« Si vous voulez me voir hagard,
Lectrices, mordez-moi la queue ! »

•

Le marquis invisible

Le Marquis va son chemin, s'arrête au seuil des salons, s'attarde aux abords des couvents. Il rassemble la jeunesse, lui donne des ordres qui l'exaltent. Il ose le blasphème. Il fouette les rebelles. Son pouvoir est cent fois invisible.

L'incarcérer serait un échec sublime. Méditatif et à la damnation rétif, il a surtout besoin des femmes pour poser sur leurs fesses son grand front et les férocités de son séant.

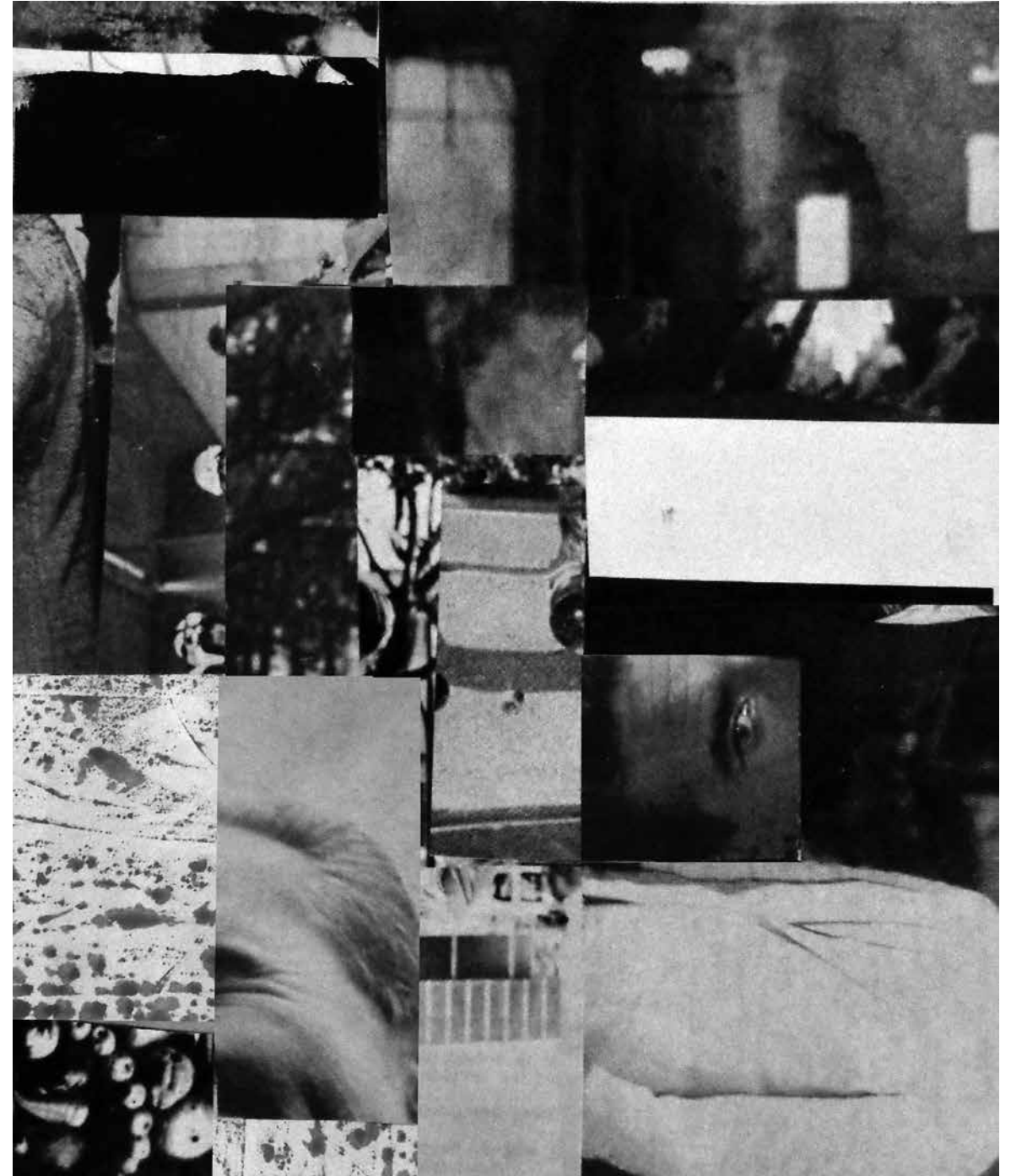
•

Aux philosophes du bal masqué

Dans les salons du bal masqué, les corps se frôlent librement et écornent l'idée surannée du péché.

C'est l'apothéose du vice. La soif du savoir s'éteint à pleines lèvres. La philosophie ne boude guère les sofas. Elle se rit des sophistes.

•



Le prétendant malgache

C'est un homme qui se croit laid. Il désespère de ne pas être aussi beau que celle qui, il l'espère, sera sa femme.

Mais il devrait depuis longtemps savoir que celui qui n'est pas beau ne saurait jouir de l'amour sauf à le réinventer.

•

Une Ville dans une ville

Comment une Ville tiendrait-elle dans une ville ? Elle la déborde, elle l'écrase. Elle est plus lourde et plus large que la ville minuscule et insigne.

La Ville dans la ville, c'est l'envahissement, l'étouffement, le virus mortifère.

La ville est un poids vil qu'on écrase sous la gigantesque semelle des métropoles urbaines.

•

Le poète et l'historien

Le poète regarde le jour, le soleil qui pointe, la lune en équilibre, l'amour en équerre.

L'historien jauge le temps, le découpe en tranches, délimite les rêves trop généreux.

Le poète se rapproche de l'historien mais ne lui parle guère. Il craint trop ses développements sans fin, ses théories cassantes. L'historien ressent alors cruellement combien son pouvoir est illusoire.

Car seul le poète vit au coude à coude avec le vrai, comme le pendu avec sa corde complice. Fragile, la corde se joue de l'histoire. Si elle ne rompt jamais vraiment, c'est pour capter le chant sublime des amants.

•

La sourde-muette

Elle fait des signes de la main et fronce son visage de grimaces insignes. Son silence étouffe les mues de l'été en de sourdes ariettes sous leurs vagues fluettes.

•

Les verriers

Les verriers fournissent les vitriers qui courent dans les rues de Paris avec leur lourde cargaison. Ils montent jusqu'aux étages si des clients le leur demandent. Ils tentent parfois, imprudemment, de vendre des vitres de couleurs aux hésitants.

Alors, quand ils franchissent la porte cochère de l'immeuble, un pot de fleur vient les surprendre. Leurs vitres volent en miettes sous le rire nerveux du client vengé d'avoir été insulté.

Qu'il retourne donc s'approvisionner chez les verriers, le mauvais vitrier !

•

Les deux ivrognes

Les deux ivrognes se neutralisent. L'un reprend l'autre, tente de l'excuser auprès du public médusé.

Tous deux jouent savamment de leurs trognes dévouées au dieu Bacchus. Ces ivrognes ne sont qu'un : l'un boit, l'autre cuve.

De vin, de poésie et de vertu, ils sont la touchante couvée.

•

L'homme aux diamants

Il est petit –et Juif sans doute. Il vend ses bagues et diamants en bas de la rue de la Gaieté. Il achète avidement ce qu'il revend plus cher, évidemment.

L'homme aux diamants est peut-être un bon amant. Il gâte ses conquêtes, mais jamais ne se départit de ses plus belles pierres. Sur les terres du diable, il ment jusqu'au dedans.

•

Les aliénistes

La folie est seule, les yeux révoltés.

On l'enferme jusqu'au mourir.

Les aliénistes donnent soudain à la démence si communément bafouée un sens et une parole. Elle n'est plus la victime immuable des monstruosité divines.

•

La Salle des Martyrs

C'est là qu'on entasse les malheureux après l'arrestation crépusculaire et le tri arbitraire. C'est là qu'on les torture, qu'on mime leur exécution, qu'on les ressuscite pour mieux les achever. C'est là qu'on vient plus tard les pleurer, les célébrer, inscrire leurs noms sur le grand mur.

Mais c'est de là aussi que quelques-uns, trop rares, réussissent à s'évader pour infliger à leurs bourreaux le martyre non programmé.

•

Les Tribades

Ô charmantes tribus fricatives où l'on désigne plaisirs de l'amour ceux que se donnent entre elles les femmes délivrées, par chance, du spectre de la mâle possession.

De leur corps amoureuses, les Tribades caressent très librement les fruits mûrs de leur nubilité.

•

Le choléra à l'Opéra

Le chœur chantait. Le Bal masqué se décantait.
Les douces colères se coloraient, caracolaient.
Les petits rats sautaient. Les opérés dansaient.
L'hôpital était gai.
Le choléra à l'opéra triomphait.

•

La statistique et le théâtre

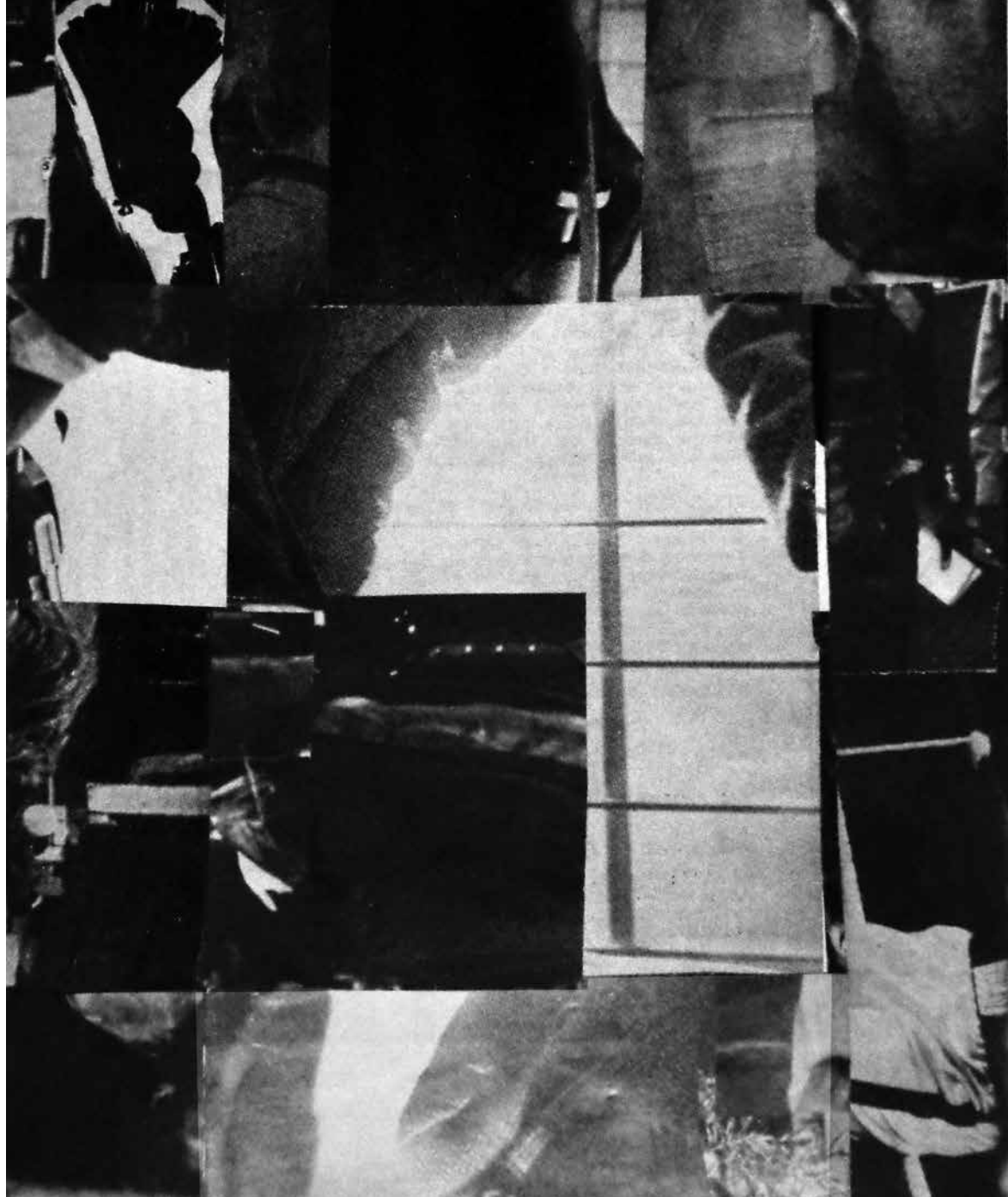
Oui, enfant, on m'a mené au théâtre. Je me suis retrouvé dans de grands palais tristes d'où on voit la mer et le ciel, des hommes et des femmes, sérieux et tristes aussi. Les acteurs et les actrices, je n'ai pu m'empêcher de les aimer, malgré leur profonde tristesse.

Mais pourquoi donc m'userai-je à écrire des pièces, à essayer de les faire jouer, à escompter des spectateurs, à assurer des recettes ? Le poème accède beaucoup mieux qu'une pièce de théâtre au ciel et à la mer, aux merveilleux nuages et aux gouffres amers.
Le théâtre, au vrai, est un enfer. Le spectateur y est compté et statistiquement escompté.

Moi, je préfère le lecteur libre, pauvre, exempté de tout fauteuil d'orchestre, de toute montée au poulailler !

Ô très cher et ô combien précieux
« --Hypocrite lecteur,-- mon semblable, -- mon frère ! »

•



Projets et plans

L'almanach

L'almanach rythme l'avancée des plans et des projets.

Il y a, en suspens, tous ces textes dont on n'a écrit que le titre, dans l'attente incertaine d'une suite, sans fins précises et sous l'horloge que remonte un dieu sinistre, effrayant, impassible.

•

Le monde sous-marin

Que cache donc la haute mer ? Des poissons, des requins, des coraux et tous les marins dont le corps a été dépecé. Une sirène émerge parfois des flots pour dire la grâce féminine qui surnage.

Le poète navigue dans les eaux-mères. Il sait les forces souterraines où l'effroi et la joie se croisent incessamment dans un monde en sous-main.

•

Un homme en loterie

En plein Carnaval, le gros lot est un homme qui trône sur un fauteuil, en surplomb des guichets où la file des spectateurs est fort longue. Les femmes, surtout les célibataires, rêvent que cet homme sera bien à elles, dévoué et cajolant. Les hommes envisagent surtout un serviteur docile, voire un compagnon de bistrot pas trop exigeant.

Quand le tirage a lieu, le gros lot échoit à Mlle B. Gênée, elle en fait don à la belle Dorothee. Les organisateurs du Carnaval ouvrent sans tarder une baraque où hommes et femmes rendent visite, contre rétributions, à Dorothee et son Homme. Mademoiselle B. assiste au manège, sans discontinuer.

Le soir, elle rejoint son amant, un chirurgien qui, avant chaque opération, décide secrètement de la mort ou de la vie de son patient. Tout dépend pour lui de la façon dont Mademoiselle aura, sur sa table de nuit, disposé son bistouri.

•

Les mineurs

« Je plains les poètes que guide le seul instinct ; je les crois incomplets ».

Les vrais poètes sont des mineurs de fond.

•

Le visage ingénu

C'est une Eve prodigieuse, une femme grande, un modèle soigné surtout dans les parties inférieures de son corps. On s'attache à la sveltesse de son buste, à la finesse de ses jambes et on oublie presque son visage.

C'est pourtant ce visage qui importe, auquel on revient avidement après avoir admiré la grâce et la souplesse de la déesse. Ce visage est si ingénu que l'on s'en étonne. On était tellement sûr de n'y trouver que ruse et fausseté voilée. Or, ce visage ingénu, c'est un cœur mis à nu.

•

Les heureux de ce monde

Les heureux de ce monde sont les saltimbanques qui grelottent la nuit. Ils obtiennent des femmes un refuge en leurs draps caressants et soyeux.

Les heureux de ce monde aiment l'odeur de la nuit. Elle les arrache au jour où le malheur insiste.

Les heureux de ce monde ont l'innocence du joueur immonde qui ignore le gouffre et ne sort jamais des Nombres et des Etres !

•

L'Automate

L'Automate est un parfait amant. Qu'importe sa mort puisqu'il revit à l'instant ?

Sa maîtresse se demande laquelle de ses deux existences est la vraie.

Si elle meurt, on l'assure que tout lui sera révélé au paradis. Mais qu'est-ce que le paradis ?

Adam y retrouve Eve, et l'Automate règle cet incessant théâtre.

•

La traite des blancs

Ici, ce sont les femmes qui décident du sort des hommes.

Ils sont exhibés. Elles les acquièrent ou les refusent. Parfois, elles les prennent à l'essai.

Les plus récalcitrants, elles les font jouir par pendaison. La hache, aussi, tranche maints différends.

Très sages et avisées, quelques reines se ménagent de prudentes exceptions.

•

Les reproches du portrait

Je regarde le portrait. Le portrait me regarde. Que vois-je ? Moi-même ou un autre ? Je ne me reconnais pas. Le peintre m'a « raté ».

Pourtant, à y bien regarder, il semble avoir saisi de moi la part la plus sombre. Il m'a vieilli, grimé, assassiné. Mais voici que le portrait m'invective et me reproche mon jugement trop hâtif. Excédé, je décroche le portrait, le pose sur le sol, le tourne contre le mur. J'ouvre la fenêtre. La nuit est bien là, sans reproches. Le portrait veille toujours et m'inquiète. Je ne sais finalement qui je suis vraiment quand les ténèbres sont des toiles où vivent, jaillissant de mon œil par milliers, des êtres disparus aux regards familiers.

•

Rêve avertisseur

Prémonitoire, on le réfute. Avertisseur, on l'écoute plus ou moins évasivement.

Les rêves font tant de caprices qu'ils creusent d'étranges cicatrices.

•

L'amour du rouge

Il abhorre le sang qui coule. Il n'aime de la couleur rouge que la tache autonome, singulière, orgueilleuse.

Comme le matador, il est voué au silence de la violence. Pour lui, rien jamais ne déroge au rouge, ardent, assaillant, qui jette au feu le sang.

•

Le catéchisme de la femme aimée

Pour se faire aimer, la femme est prête à jouer les espionnes, les voleuses et surtout à se parer des vices que lui recommande le marquis de Sade pour s'imposer ou s'immoler dans la société des extravagants.

Ô combien le plaisir devient sensuel quand le catéchisme sait admirablement mettre à mal le Bien et en extraire la vénéreuse Beauté !

•

Le père qui attend toujours

Le père attend que sa fille le vénère pour rendre perplexe – et jalouse, peut-être – la mère, sa femme hier encore.

Le père attend toujours, attend longtemps.

Quand survient un mari ou un amant, il bénit l'indécence innocente de sa fille.

Mais, au cœur des ténèbres qui soudain le broient, il reste ce blessé qu'on oublie au bord d'un lac de sang et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

•

La baignoire

Une harmonie générale se dégage des mouvements de la femme, des vastes et chatoyantes nuées d'étoffes dont elle s'enveloppe. Mais la chère idole est faite pour quitter au plus vite les salons et boudoirs, afin d'entrer nue dans la baignoire où l'œil curieux s'infiltré, où le cœur ingénu se noie dans le diadème de sa sauvagerie infinie.

Alors on sent sur sa chair le doux parfum qui rôde comme autour d'un encensoir. Et l'on rêve d'un bain de jouvence où la joie pénètre les ombres de sa noire Sibérie !

•

Le bain et la toilette

Il a coutume, quand une femme amie lui rend visite, de lui laisser sa grande salle de bain. Il se réfugie alors dans un petit cabinet de toilette.

Une fois l'amie partie, il retrouve sa salle de bain, étonné que ses visiteuses ne l'aient jamais prié de rester dans la grande salle de bain.

Il finit par se persuader qu'il n'a plus aucun charme, qu'il ne sait guère parler aux femmes. Dans son cabinet de toilette, il se déshabille tristement pour rejoindre son enfer solitaire. Les « amies », elles, se prélassent longuement dans la baignoire où, faute d'eau claire, leurs corps peuvent craindre aussi une descente en enfer.

•

Boniface

Homme des voluptés, pourquoi Boniface passe-t-il soudain de la férocité à la charité ? Quel genre de malheur a bien pu opérer sa conversion ? Serait-ce la maladie de son ancienne maîtresse ou une secrète lutte en lui entre l'égoïsme, la pitié et le remords ?

Ô, que, bonifié, Boniface sache faire face !

•

Le déshabillage

Le déshabillage, un joli babillage ! On y procède par étapes sous l'œil malin qui admire et s'adapte au rythme lancinant de l'amour.

Le déshabillage n'a rien que de très sage.

•

La maîtresse vierge

On la montre du doigt, dans un silence insidieux. C'est qu'elle plaît aux hommes. On la regarde donc avec envie ou dédain.

Ses supposés amants supputent le secret : elle est vierge et fera pour eux tout ce qu'une vierge peut offrir comme aise et complément. Elle veut seulement se préserver pour un éventuel mariage de convention.

Certains amis intéressés lui disent qu'elle devrait pourtant goûter aux délices de la pleine pâmoison. Il sera toujours temps d'ama-douer un mari, de le rendre peu regardant.

A vrai dire, ce qu'elle prise, c'est sa statue de vierge très peu « doloro-rosa », jouant du phallus avec prestance. Oui, vierge elle est à dix-sept ans et ne dédaigne guère de montrer aux curieux son hymen imberbe comme celui d'une vieille.

•

Le portrait fatal

•
J'ai commandé à un peintre mon portrait et celui de ma fiancée.

Le peintre exécute le mien en peu de temps. Beaucoup l'admirent encore.

Mais avec ma fiancée, les difficultés vont s'accumulant. Le peintre n'y arrive pas, gomme, gratte, reprend sa toile. En fait, il m'invite déjà à effacer de ma vie ce modèle versatile et pervers.

Plus tard, je deviendrai heureusement l'ami de nombreuses femmes-peintres qui, d'un trait, sauront gommer les yeux qui tuent et chasser les fatalités mortifères.

•

Le triomphe du jeune Boniface

Tout jeune, les jupons, la soie, les parfums, les genoux des femmes ...Boniface court de succès en succès.

Tout ce qui ne lui plaît, il le détruit puis se trouve une excuse. Dans son triomphe arrogant, il n'a que faire des gants.

•

L'amour parricide

Dans l'auberge, se sont installés la femme, son mari et le père du mari.

Le père se rapproche soudain de la femme qui ressent envers lui de la haine.

Jaloux, le mari tue son père. Jugé, il est condamné, puis exécuté.

Mais on ne sait jamais clairement ce que devient la veuve esseulée.

•

La femme malhonnête

Il y a cette femme qui vient, qui revient, qui remue le passé et entend le revivre avec moi dont elle a retrouvé la trace.

Mais je décide de ne plus répondre aux signes répétés, insistants de cette femme qui me menace même. Alors, elle hurle à la cantonade que je ferais bien de profiter du peu de temps qui m'est imparti avant que je ne repose dans une sinistre boîte ou ne me transforme en tas de cendres.

•

Jeanne et l'Automate

Avec son vieil entreteneur, Jeanne se livre à tous les libertinages- et ça culmine en une danse grammaticale où les adjectifs les plus osés les pénètrent jusqu'aux os, sur le dos et dans les fentes mates de leurs rixes indécentes.

•

Une brebis galeuse

Qui donc a trahi ? Est-ce un homme ou une femme ?

Dans ce théâtre, tous les personnages sont suspects et l'on peut craindre qu'une forte envie de meurtre ne soit à l'origine de tant d'accusations feutrées. Tout cela finit par ressembler à une loterie où je suis, à mon insu, chargé de procéder à la plus expéditive des liquidations. Si non, je serai moi-même liquidé !

La tête soudain me tourne comme les balles minutieusement disposées dans le souple barillet du revolver qui m'a été tendu. Puisqu'il me faut désormais viser la brebis galeuse, d'un bond, je m'exécute :

« - Eh bien ! cher ange, je me figure que c'est vous ».

Je viens de tuer ma femme, et je la remercie, soulagé, de m'avoir doté d'une telle adresse.

•

Le portrait impossible

Le peintre ne parvient à traduire au moyen de formes et de couleurs l'âme de l'homme qui lui a commandé son portrait. Une antipathie obscure empêche le partage.

Pour créer, le peintre a besoin d'ingrédients radicaux comme l'amour passionnel. Il redoute l'entre-deux, la tiédeur polie, la lâcheté latente, les calculs indécents, la bêtise absolue. Aussi décide-t-il d'annoncer à son modèle que l'atelier a brûlé et que son portrait a été réduit en cendres.

Le soir même, de peur d'être soupçonné de mensonge, le peintre met le feu à son atelier et pense n'avoir plus à se soucier du portrait avorté. Las ! le remords l'assaille. Effrayé, il craint que seule la Mort, planant comme un soleil nouveau, ne fasse s'épanouir les fleurs de son cerveau!

•

Un affamé

Il aime certes les plats raffinés et les vins fins. C'est un gourmet.

Mais, dans la vie, c'est d'absolu qu'il est affamé.

L'impossible l'attire. Il rêve de caresses divines, de la main chaude d'une amie qu'il ne trouve jamais dans son lit ajouré.

•

La maîtresse de l'idiot

Une femme peut bien être la maîtresse d'un idiot. Elle le désire parfois pour se mettre à l'abri des ennuis et des calculs pervers.

Mais l'idiot est toujours plus malin qu'on ne veut le croire. Sa proie, il la vénère, mais il serait toujours prêt à s'en défaire si les circonstances le lui imposaient et si l'amour venait soudain à manquer, offert distraitemment au mari officiel.

•

Pile ou face

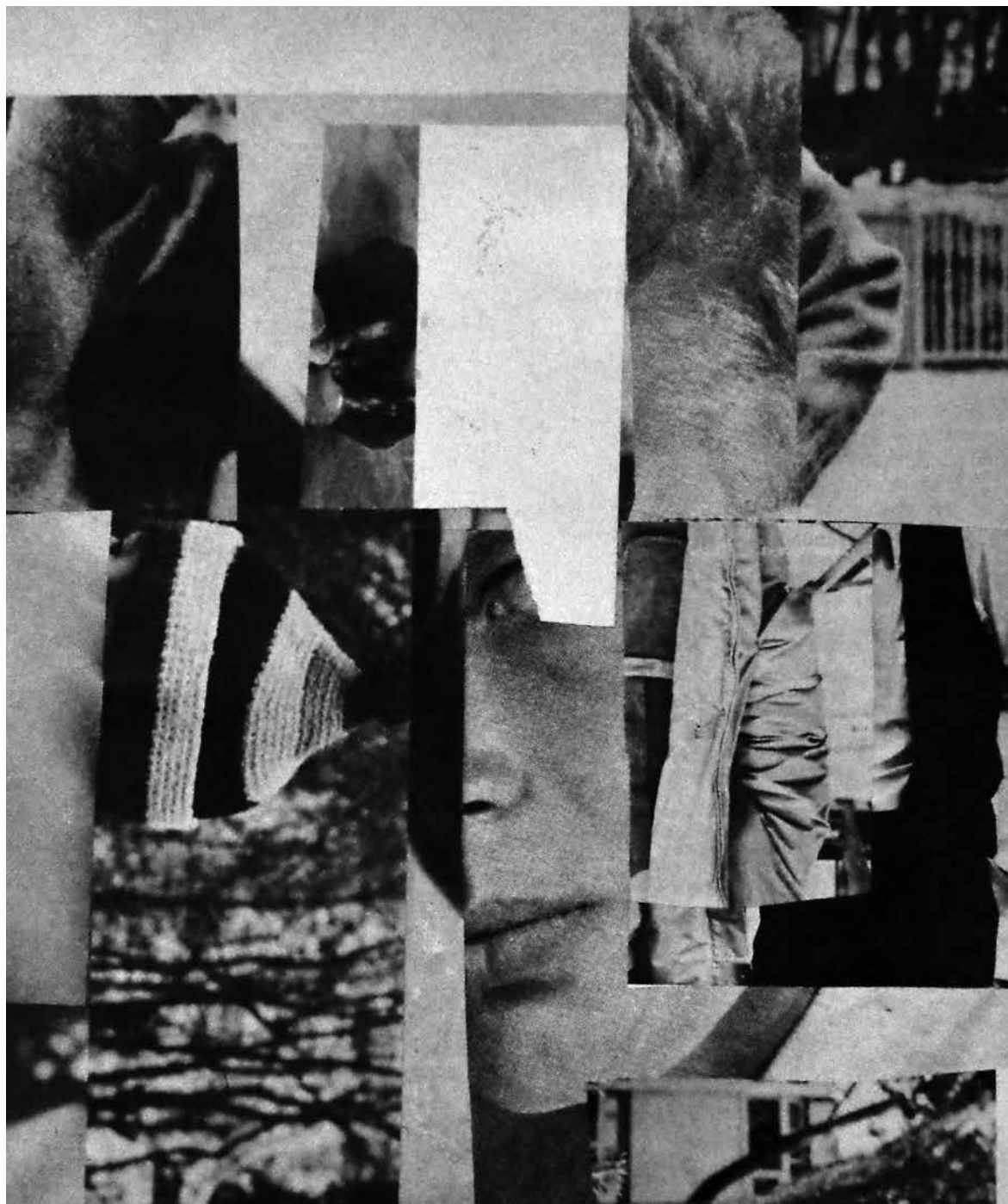
Il est joueur. La pièce doit décider pour lui. Il a besoin d'une caution irrationnelle plus sage, selon lui, que la sagesse trop tiède.

Répondra-t-il aujourd'hui aux avances d'une femme aimée réapparue dans sa vie après plus de vingt années d'absence ? Il est méfiant. Il discerne dans les propos de la sollicitieuse beaucoup de mensonges et d'incohérences. Il le lui dit. Elle s'en fâche et brosse illico de lui un portrait féroce, clinique même, à la façon d'un aliéniste.

Alors, une pièce de monnaie en main, il décrète que, si c'est pile, il la reverra, et que, si c'est face, il ne la reverra jamais plus.

Il n'est pas fier de sa démarche. Il sent qu'il a déjà perdu la face.

•



Le fou raisonnable et la belle aventurière

Il l'imagine très belle dans un costume de cour compliqué et fastueux. Elle descend les degrés de marbre d'un palais entouré de grandes pelouses et de bassins !

Mais faut-il vraiment être impressionné par ce palais où se pavane la belle aventurière ?

Non, il sait que le plein bonheur s'épanouit ailleurs, à quelques lieues d'ici, dans l'auberge du hasard qu'il a hâte de rejoindre.

Soudain, il quitte le riche et chatoyant palais et se dirige vers l'auberge promise où s'assouviennent les vraies folies d'amour.

•

Le boa

Je pense aux baobabs d'Afrique. Un boa peut facilement s'introduire au cœur de ces arbres. Il devient un nabab s'étalant, s'allongeant, se lissant et clamant le B.A.BA de l'art d'aimer.

Alors, les branches du baobab, comme des bras aimants, enserrant les mouvements des longs boas ardents.

•

En l'honneur de mon patron

Nous venons d'entamer une partie de billard. Je sens que je dois laisser à mon patron la victoire. Je me dois aussi de feindre une obstinée résistance. Mais je finis par jouer si bien et à user de ricochets si savants que, malgré moi, je l'emporte.

Loin d'être mécontent, mon patron me félicite en ajoutant, pernicieux : « Le jeu permet de compenser bien des choses ».

Le lendemain, mon chien, réputé pacifique, le dévore. Mon patron n'est plus que charpie.

Alors, sa veuve veut me voir, fort séduisante. Je ne sais que penser. Je ne suis pas encore de moi-même le patron.

•

La cigüe islandaise

La cigüe qui tua Socrate ne venait pas d'Islande où elle jouit d'une odeur très agréable et de vertus toniques contre la fatigue. La cigüe islandaise sauva beaucoup de Milanais lors de la Grande Peste.

Pourtant c'est la mort de Socrate qui demeure l'acte sublime. Les autres vies sauvées en valaient-elles la peine ?

•

Le rêve prophète

Une petite vieille qu'on suit ...

A partir de là, opérer une création par la pure logique du contraire.

Le sentier est déjà tout tracé, à rebours.

Rêver, c'est entrer dans les années profondes, puis les remonter, indéfiniment.

•

Les monstres

Les monstres, on le croit, sont des chacals, des panthères, des singes, des scorpions, des vautours, des serpents. Ils glapissent, hurlent, grognent et rampent dans la ménagerie infâme de nos vices .

Mais il est un monstre bien plus immonde. Il s'appelle l'Ennui et nous convie fiévreusement au néant.

En miroir, il rend tous les zoos charmants et fait des animaux nos frères les plus aimants. Mon chien crotté le sait, qui décrète hardiment : « Nos monstres vivent au-dedans.»

•

Une infâme adorée

« J'ai oublié le nom de cette salope...
Ah ! bah ! je la retrouverai au jugement dernier »
s'écrie l'amant courroucé qui bouscule soudain son adorée.

Elle chute sur le perron puis, par rebonds, sur l'herbe drue où son sexe touffu s'écarte à foison.

Ô combien diabolique est l'infâme ressuscitée!

•

Les enseignements d'un monstre

Cette femme a une peau sans douceur comme celle des vieux gendarmes. Elle a le lustre déroutant des choses très-usées qui séduisent cependant.

Cette créature sans charme a la beauté du monstre parfait qui rend le poète tourmenté et l'amant exigeant.

•

Le mari compteur

Cet homme, dans son costume cravate, a une femme ravissante qui ne lui suffit pas. Il s'offre des maîtresses et compte ses conquêtes, tout fier de lui, mais il oublie que, marié très jeune, il a souffert du nombre d'amants que sa future a connus avant lui. Au fond, son risible palmarès vise à dépasser celui de sa femme si longtemps ravissante. Il veut lui ravir son trophée.

Un jour, une de ses maîtresses lui a pourtant chuchoté : « Le sexe, tu sais, c'est un compteur mais qui n'indique aucun chiffre ».

•

La répartie heureuse

Elle est si belle et si charmante qu'on la prend volontiers pour une ravissante idiote. Mais voilà qu'à cet homme prétentieux elle répond avec une malice qui la hisse au sommet de la provocation.

Il lui faudra constamment recourir à ces heureuses réparties pour sauver son bonheur, son honneur, sa vie libre de femme.

•

Une saute de vent

La saute de vent survient au moment où le rythme du cœur se détraque, accélère, ralentit, revient à la normale. Lors d'une saute de vent, nous étions allongés dans la forêt, et nous sentions nos corps s'envoler et se mêler avidement. C'était un moment divin, complice, intense, bref, durable cependant. Le vent avait sauté haut, et nous ne retombions pas, nous restions en suspens. Le vent nous invitait à sauter sur la vie, aveuglément. Un garde-chasse, de passage à cheval, ne nous aperçut même pas.

•

Le triomphe de Jeanne

De son vieil entreteneur, Jeanne triomphe enfin. Elle l'accule à la mort. De froide épouse, elle devient la chaude amante d'un mort et elle confie, lucide :

« Sans doute, dans quelques moments de délire, je lui prodiguai des caresses bien vives car il me dit plusieurs fois qu'il n'aurait jamais supposé tant de diaboliques erreurs dans l'œuvre d'une honnête femme, surtout d'une philosophe ».

•

Arrière-histoire des *Variations Baudelaire*

Baudelaire a laissé plus de cent titres de textes qu'il envisageait d'écrire. Dans son livre *Charles Baudelaire intime* (Blaizot, 1911), le photographe Nadar révèle une liste de titres établie par lui selon les listes de Baudelaire. Dans la collection Godoy, on trouve trois feuillets autographes mentionnant également des titres qui impliquent soit des « poèmes à faire », soit des « projets et plans de romans et de nouvelles ». Baudelaire songe à un ouvrage « singulier, plus singulier, plus volontaire du moins que *Les Fleurs du Mal* », ainsi qu'il l'écrit à sa mère le 9 mars 1865. Baudelaire se situe déjà dans la dynamique de ce qui deviendra *Le Spleen de Paris* ou *Les Petits Poèmes en prose* – ouvrage qui compte cinquante textes mais dont Baudelaire rêvait qu'il pût atteindre cent textes où il aurait puisé les meilleurs.

Ce n'est donc pas à des poèmes en vers que songe Baudelaire mais à ce qu'il appelle, dans sa Préface « à Arsène Houssaye », « le miracle d'une prose poétique, musicale, sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience ». Et lorsqu'il fait des « projets et plans de nouvelles et de romans », les termes ne sont pas à prendre au pied de la lettre. S'il a écrit une nouvelle, *La Fanfarlo*, Baudelaire n'a jamais entamé un quelconque roman. Derrière ces grands vocables, se tapit un désir de pratiquer la parabole, l'anecdote, le portrait moralisé (à la manière des *Caractères* de La Bruyère qu'il prisait fort), mais aussi la short-story, le récit de rêve et ce qu'il appellera des « fusées » dans ses *Journaux intimes* au premier rang desquels se trouve *Mon cœur mis à nu*.

Les titres laissés par Baudelaire ont toujours exercé sur moi une fascination. À quels poèmes ou textes auraient-ils donné naissance ? J'ai fini par me laisser prendre au jeu, et voici donc qu'un jour, j'ai été tenté de les écrire, non sans quelque témérité.

Trois types de textes ont alors émergé : la plupart (notamment quand Baudelaire assortit ses titres d'indications, voire de développements) ont obéi au souci de m'inscrire dans la pensée supposée du poète ; d'autres ont réveillé en moi des souvenirs de poèmes des *Fleurs du Mal* qui ont pu servir à une entame musicale ou concourir à un sommet conclusif ; d'autres enfin ont répondu à ma seule inspiration, spécialement quand Baudelaire se réfère à des souvenirs de collégien. En tout cas, je me suis livré à de libres variations.

Quant aux textes, ils ont été rangés sous des rubriques qui reprennent des classifications opérées par Baudelaire. Ainsi, les *Variations* s'ouvrent sur *Onéirocritée* (une section où l'auteur a regroupé ses récits de rêves) et se poursuivent avec *Collège*, *Symboles* et *Moralités* (j'ai rassemblé ici les nombreux textes liés au collège en y associant la partie *Symboles* et *Moralités* voulue par Baudelaire). Quant à la troisième section, *Choses parisiennes*, c'est le titre de l'ensemble le plus fourni des « *Poèmes à faire* » ; l'esprit du *Spleen de Paris* y prolonge l'innovation des *Tableaux parisiens* des *Fleurs du Mal*. La quatrième section des *Variations* reprend une bonne partie des *Projets et Plans* élaborée par le poète.

Il est certain que beaucoup de textes remettent en question une vision de Baudelaire associée à ses poèmes les plus spiritualistes des *Fleurs du Mal* (*L'Albatros*, *Élévation*, *Correspondances*). Le « sadisme » de Baudelaire

(exploré notamment par Georges Blin, mais déjà perçu par Stéphane Mallarmé et Pierre Jean Jouve) est évidemment au cœur d'une prose attentive à décrypter les méandres de nos humaines pulsions. Le poète d'*Élévation* est aussi celui qui a inscrit *Autococu* ou *incestueux* sur la liste de ses « Poèmes à faire »...

On pourra toujours me reprocher d'avoir osé m'introduire dans cette étrange histoire. Oserai-je redire que j'y ai pris un grand plaisir

Daniel Leuwers, 11.2020

*

Ces textes ont été écrits en mars et en avril 2020, pendant la première période de confinement liée à la pandémie du coronavirus.

Ils ont fait l'objet d'une publication partielle dans la revue *margelles* n°2 en juin 2020.

⊥
Livres

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018
Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019
Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020
Fabrice Farre, *Implore*, Poésie, 2020
Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020

⊥
Revue numérique

margelles n°1, printemps 2020
margelles n°2, été 2020
margelles n°3, automne 2020
margelles n°4, hivers 2020-2021

⊥
Cahiers [appareil]

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus conclusus*, 04.2020
Jean-Claude Terrier, *La crête, La faille*, 04.2020
Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 04.2020
Julie Buisson, *Aube tracasse*, 04.2020
Martine Gärtner, *L'œil du cheval*, 06.2020
Gilles Marais, *Trois pièces*, 11.2020
Jimena Miranda Dasilva, *Impúdica*, 12.2020

Cahiers [appareil] se veut une extension souple (voire élastique) des différents projets en cours, dont la revue *margelles*, tout autant qu'un objet autonome, qui proposera diverses publications littéraires et/ou plastiques. La version numérique de *Cahiers [appareil]* est téléchargeable, gratuitement, sur le site de la maison d'édition.

La version papier de ce cahier avec ISBN sera imprimée à 50 exemplaires par Sylvie Lacambra, à Nîmes, pour le compte de Bruno Guattari Éditeur.

Conception graphique et collages,
Philippe Agostini

04.04.2021



Bruno Guattari Éditeur

Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : brunoguattariediteur.fr | e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

Baudelaire a laissé plus de cent titres de textes qu'il envisageait d'écrire. Ce n'était sans doute pas à des poèmes en vers qu'il songeait mais à ce qu'il a appelé « le miracle d'une prose poétique».

Ces titres ont toujours exercé sur moi une fascination certaine : à quels poèmes ou textes auraient-ils donné naissance ? J'ai fini par me laisser prendre au jeu, et voici donc qu'un jour, j'ai été tenté de les écrire.

On pourra toujours me reprocher d'avoir osé m'introduire dans cette étrange histoire. Oserai-je redire que j'y ai pris un grand plaisir.

D.L.



Bruno Guattari Éditeur

7 Euros